

**DES CONVICTIONS À RENOUVELER,
DES PRIORITÉS À CHOISIR
POUR L'AVENIR DE L'ENSEIGNEMENT CATHOLIQUE (*)**

par Claude DAGENS, évêque d'Angoulême

I – LES CONVICTIONS QUI ANIMAIENT JEAN MARIE DE LA MENNAIS

1. Votre rassemblement à Ploërmel a valeur d'engagement en même temps que de pèlerinage aux sources. C'est dans ce double sillage que j'inscris mon intervention, dont le but me semble relativement clair : il s'agit de comprendre la mission actuelle de l'enseignement catholique en la situant résolument à l'intérieur de l'histoire de notre société et de notre Église. Avec les défis qui se manifestent inévitablement dans une telle situation. Le terme de défi étant à prendre avec sa double signification : d'un côté, il y a des difficultés et des obstacles à affronter, de l'autre il y a des possibilités nouvelles, des chances à reconnaître et à saisir.

Je voudrais mettre ces défis actuels dans une perspective aussi large que possible, en les reliant aux défis que votre fondateur, Jean Marie de La MENNAIS, a relevés en son temps, au lendemain de la Révolution française, alors que l'Église catholique s'interrogeait sur son avenir et sur la façon dont elle devait exercer sa mission dans une société qui demeurait profondément blessée, divisée et incertaine.

Je ne me risquerai pas à faire l'analyse de cette situation historique qui est celle du catholicisme français dans la première moitié du XIX^e siècle. Je voudrais plutôt mettre en relief les convictions spirituelles qui ont inspiré alors Jean Marie de La MENNAIS et aussi son frère Félicité, face à cette situation complexe, difficile où l'un et l'autre ont cherché précisément à relever le défi de la foi chrétienne au sein des métamorphoses profondes de la société française.

2. Il me semble qu'une première conviction anime ces deux hommes, surtout dans les premiers moments où s'élaborent leurs projets de fondations nouvelles, à la Chênaie.

Ils croient à l'avenir du christianisme, au rayonnement renouvelé de la foi chrétienne dans la société post-révolutionnaire. À une condition : que les catholiques, que l'Église catholique ne se laissent pas entraver par les conditionnements politiques et sociaux liés aux lendemains de la Révolution, avec le risque réel de rêver d'un retour à l'Ancien Régime et de s'enfermer dans une posture exclusivement défensive.

C'est un renouveau intérieur de la foi qui est nécessaire, une sorte de ressourcement spirituel grâce auquel les catholiques pourront affirmer leur identité d'une façon aussi libre que possible, en luttant contre l'indifférence ambiante, et aussi contre un gallicanisme vivace qui réduit l'Église à son influence politique.

Cette exigence de renouveau spirituel de l'Église et de la mission chrétienne à partir de l'intériorité de la foi me paraît absolument déterminant dans le charisme mennaisien. Et ce principe-là s'applique non pas d'abord à des œuvres et à des réalisations extérieures, mais à un travail fondamental d'éducation.

(*) Ce texte est celui d'une conférence donnée à Ploërmel le dimanche 29 avril 2007 pour le rassemblement international des Frères de l'Instruction Chrétienne (Réseau mennaisien).

Le charisme reçu par Jean Marie de La MENNAIS, et initialement partagé avec son frère, concerne d'abord l'éducation chrétienne, dans ce qu'elle a de plus large et de plus profond : il s'agit d'ouvrir l'esprit des hommes, et aussi leurs cœurs et leurs consciences au mystère de Dieu révélé en Jésus Christ, et de mettre au service de cette ouverture toutes les initiatives et toutes les institutions liées à la mission éducative de l'Église. De la Chênaie à Ploërmel, en passant par Saint Méen et par Saint Briec, c'est à cette mission fondamentale que Jean Marie de La MENNAIS va consacrer toute sa vie, à partir de cette conviction qui est pour lui une véritable passion : « Il s'agit d'élever un vaste édifice dont nous devons être les pierres vivantes ..., d'une œuvre qui renferme toutes les autres : l'éducation de l'enfance, les missions, la direction des Séminaires, les recherches de cette Antiquité chrétienne si peu connue ..., l'étude des plus hautes sciences auxquelles on a donné une direction si fautive et qui sont devenues hostiles à la religion, depuis que ce n'est plus la religion qui les cultive ... »

Ce sermon prononcé à la retraite des prêtres de Saint Méen en septembre 1825 contient comme en germe toutes les fondations à venir. Il s'agit de déployer dans la société et dans l'Église les ressources intérieures de la foi chrétienne, spécialement dans le domaine de l'instruction, de l'éducation, de la culture, de la formation des consciences et des cœurs.

Pour le dire en deux mots, qui concernent la situation actuelle de l'enseignement catholique en France, en ce début du XXI^e siècle, il me semble vital de revaloriser résolument l'engagement éducatif comme tel, à partir de la foi chrétienne conçue non pas comme un système qui se suffirait à lui-même et qui devrait s'imposer de l'extérieur, mais comme une inspiration profonde qui permet de comprendre toutes choses dans une autre lumière, celle de la Révélation du Dieu vivant. Il s'agit bien de manifester la spécificité chrétienne de l'intérieur de la foi reconnue et proposée comme une ressource pour vivre.

3. En relation étroite avec ce principe de l'intériorité de la foi inspirant la mission éducatrice de l'Église, il est une autre conviction qui a profondément inspiré toutes les initiatives de Jean Marie de La MENNAIS et qu'il a partagée avec son frère Félicité, aussi longtemps que cela fut possible.

C'est une conviction de grande ampleur qui a la forme d'un défi, ou même d'un pari. La voici : il n'y a pas de rapport de force insurmontable entre la Tradition catholique et ce que l'on appelle au XIX^e siècle les idées nouvelles. Et spécialement en ce qui concerne une de ces idées nouvelles qui soulève à cette époque-là, en France et en Europe, d'immenses passions : l'idée de liberté, avec tout l'héritage révolutionnaire dont cette idée est porteuse et aussi avec tout le contentieux qui existe entre cette idée de liberté et ce que l'on appelle alors « la religion » et qui désigne surtout le catholicisme. Comme s'il y avait un antagonisme radical entre les défenseurs de la liberté et les membres de l'Église catholique.

Tel est l'enjeu de ce que les historiens appellent le catholicisme libéral, dont Félicité de La MENNAIS sera un des prophètes, avec LACORDAIRE, MONTALEMBERT et le bienheureux Frédéric OZANAM. Il s'agit pour eux de montrer que l'avenir du christianisme exige de desserrer les liens qui unissent depuis trop longtemps le Trône et l'Autel, le pouvoir politique et le pouvoir spirituel, la monarchie et l'Église. Il s'agit non pas d'adhérer à la philosophie des Lumières et aux principes de la Révolution, mais de revenir aux sources de la mission chrétienne, précisément en affirmant et en pratiquant la liberté de la foi et la liberté de l'Église.

Bien entendu, c'est dans le domaine des institutions politiques que ce courant du catholicisme libéral va se déployer, en désolidarisant l'Église de la monarchie d'Ancien Régime et en faisant valoir ce principe de la liberté chrétienne dans tous les domaines de la vie sociale, et en particulier dans le domaine de l'enseignement. Et l'on sait à quel point Jean Marie de La MENNAIS a été associé à tous les combats menés pour reconnaître cette liberté dans la société française, jusqu'à la fameuse Loi Falloux de 1850.

Mais il me semble que l'on ne doit pas réduire l'influence du catholicisme libéral à ce domaine des luttes politiques. C'est aussi une conviction proprement spirituelle qui inspire ces luttes, comme elle a inspiré la fondation de l'**Avenir**, avec son sous-titre emblématique « **Dieu et la liberté** ». Il faut savoir que nous revenons de loin dans ce domaine et que l'Église du XIX^e siècle, en raison même des violences de la Révolution, a été souvent méfiante à l'égard du mouvement des libertés, où elle pressentait une menace dirigée contre sa propre autorité. De sorte qu'un antagonisme souvent très radical s'est développé entre la Tradition catholique, identifiée à une culture de l'autorité, et ce que nous appelons aujourd'hui la modernité, et qui implique une culture de la liberté.

Je n'ai pas ici à évoquer le développement de ce conflit qui recouvre partiellement ce que l'on appelle la « guerre des deux France » et qui explique dans une large mesure les rapports de forces qui ont longtemps prévalu entre l'enseignement catholique et l'enseignement public.

Je voudrais simplement en revenir à cette intuition primordiale qui fait partie du charisme mennaisien : entre la foi chrétienne et les idées nouvelles, le dialogue est possible, et pas seulement l'affrontement. Pourquoi ? Pour une raison fondamentale : c'est que la foi chrétienne est porteuse d'une Alliance entre la Révélation de Dieu et la raison humaine, et que les disciples du Christ sont appelés à devenir « *sel de la terre et lumière pour le monde* ». (cf. **Matthieu 5, 13**).

Je ne crois pas faire d'anachronisme en attribuant à Jean Marie de La MENNAIS cette volonté d'inscrire l'Évangile à l'intérieur du tissu de notre société, et de le mettre largement au service de tous, même s'il faut, dans ce but, partir pour les Antilles ou pour le Sénégal, en vue d'y instruire et d'y libérer des esclaves.

La mission chrétienne d'éducation va jusque là. Elle est en quelque sorte l'exercice concret de ce que Marcel GAUCHET appelle un « **civisme chrétien** », c'est-à-dire une manière effective de vivre en chrétien et de proposer la foi dans un monde dont les racines chrétiennes ne sont plus évidentes.

C'est là un des défis majeurs auxquels l'enseignement catholique est confronté aujourd'hui. Comment manifester la spécificité chrétienne dans une société qui n'est plus chrétienne ? À travers quelles institutions et quels relais institutionnels exercer notre mission avec la force qui nous vient non pas du pouvoir politique, mais de notre liberté chrétienne, dont personne ne peut plus penser qu'elle serait une trahison de la Tradition catholique ?

Pour le dire en deux mots, il est bon de reconnaître que les luttes et les épreuves vécues au XIX^e siècle par Jean Marie de La MENNAIS, et ses amis ont eu des effets prolongés dans l'histoire. Mais il ne suffit pas de le reconnaître. Il faut aussi comprendre les engagements renouvelés qu'implique une telle évolution pour l'enseignement catholique et pour sa mission dans la société et dans l'Église actuelles.

II – PENSER ET PRATIQUER LE CARACTÈRE SPÉCIFIQUE DE L'ENSEIGNEMENT CATHOLIQUE

1. Des circonstances relativement nouvelles

J'irai tout de suite à l'essentiel : l'enseignement catholique est appelé aujourd'hui, en France, à manifester son caractère spécifique à frais nouveaux, c'est-à-dire de l'intérieur de son engagement éducatif lié à la tradition chrétienne.

Pourquoi une telle insistance ? Pour des raisons fondamentales qui tiennent à la fois aux circonstances historiques et à la mission de l'Église catholique dans notre société pluraliste et sécularisée.

Il faut d'abord constater et mesurer un phénomène de grande ampleur qui vaut pour tout le système scolaire. Ce système est déterminé par des logiques institutionnelles très fortes et souvent très contraignantes, des logiques qui sont d'ordre administratif, juridique, financier et politique. Il ne s'agit pas d'ignorer ces logiques, mais de les mettre à leur place en les subordonnant à une logique plus fondamentale, qui est celle de l'engagement éducatif, avec tout ce qui le caractérise.

Autrement dit, une école catholique ne peut pas se dispenser d'être d'abord une école où l'on enseigne des savoirs et où l'on permet à des jeunes de s'intégrer dans la société.

Mais ces exigences primordiales demandent à être comprises et partagées par l'ensemble de la communauté éducative. Les établissements catholiques d'enseignement ont les moyens de pratiquer cette compréhension et ce partage, spécialement avec des enseignants et des enseignantes qui se sentent d'autant plus reconnus qu'ils peuvent reconnaître eux-mêmes les exigences de leur engagement éducatif.

Cet engagement éducatif est un engagement durable, qui passe par l'épreuve du temps : on sème, sans voir les résultats immédiats. L'éducation est toujours à base de patience et de solidarité dans la patience.

D'autre part, cet engagement éducatif donne la priorité aux personnes sur les structures, qu'il s'agisse de la personne toujours unique des enfants et des jeunes, ou de la personne de ceux et celles qui se consacrent à cette mission éducative et qui demandent à être reconnus comme tels.

Enfin – et j'y reviendrai plus précisément – l'engagement éducatif a une double dimension : il est à la fois spirituel et social. Il éveille l'esprit à des connaissances nouvelles et en même temps, il permet à des jeunes de trouver leur place dans l'ensemble de la société et aussi – nous ne pouvons pas l'oublier – dans cet ensemble original qu'est le Corps du Christ.

Bref, il faut tout faire pour que cet engagement éducatif soit revalorisé pour lui-même, spécialement dans l'Église catholique, où l'on a eu parfois tendance à accorder un caractère exclusif aux engagements politiques et sociaux, en estimant – à tort – que l'engagement éducatif était soit secondaire, soit inutile. Nous avons besoin aujourd'hui de manifester d'une manière résolue et solidaire que la mission chrétienne dans notre société implique de plein droit la pratique de cet engagement éducatif, et que c'est la responsabilité primordiale des établissements catholiques d'enseignement d'en être la preuve et l'illustration vivantes.

À ce premier élément décisif, s'en ajoute un second qui a une forme paradoxale.

Depuis près de 50 ans, grâce à la Loi Debré, l'enseignement catholique est reconnu par l'État laïque. Il est effectivement associé à l'éducation nationale. Je sais bien que, dans certaines régions, on ne peut pas oublier les tensions en même les oppositions si réelles qui ont existé jadis entre ces deux « filières » d'enseignement. Mais il est clair qu'aujourd'hui, on ne peut plus se payer le luxe de réveiller les guerillas d'antan. C'est à l'enseignement catholique de montrer qu'il ne craint pas d'être lui-même, avec son caractère spécifique, dans notre société pluraliste.

Mais il lui appartient aussi – et j'espère ne pas vous surprendre en affirmant cela – de manifester aussi son caractère spécifique à l'intérieur de l'Église catholique elle-même. Et, dans ce domaine, il me semble que nous avons encore de grands progrès à accomplir. Pour le dire positivement, il y a entre les établissements catholiques et les communautés chrétiennes, les diocèses, les paroisses, un grand besoin de connaissance mutuelle renouvelée.

Comment faire pour que l'enseignement catholique se sente et se veuille effectivement associé à la mission de l'Église et à sa présence dans la société ? Qu'il vive et qu'il partage son caractère spécifique à la fois selon la loi française et selon la tradition chrétienne, c'est-à-dire qu'il soit ouvert à tous, aux enfants et aux jeunes de toutes origines, et qu'il mette en œuvre sa spécificité chrétienne au service de tous, non pas d'une manière volontariste, ou

brutale, ou autoritaire, en brandissant le label catholique, mais en comprenant lui-même et en faisant comprendre largement à d'autres, et en particulier aux enseignants, pourquoi et comment cette identité chrétienne, cette inspiration chrétienne de l'engagement éducatif sont vraiment au service de tous et peuvent donc être reconnues par l'ensemble de la communauté éducative.

2. L'inspiration chrétienne de l'engagement éducatif

On doit se poser cette question : dans quels domaines et par quelles pratiques peut se manifester cette inspiration chrétienne de l'engagement éducatif, de telle façon qu'elle puisse être largement comprise à l'intérieur des établissements ?

Il y a d'abord une condition préalable et exigeante : on ne peut pas se résigner au clivage qui a été parfois trop facilement admis entre ce qui relèverait du domaine scolaire, les activités d'enseignement et de formation, et ce qui relèverait du domaine dit religieux ou pastoral, avec la catéchèse ou la culture religieuse.

Ce clivage vient de loin. Il vient de la tradition laïque, dans la mesure où celle-ci tend à cantonner les convictions religieuses à la sphère privée et individuelle. Mais il vient aussi d'une certaine tradition catholique, en vertu de laquelle, il y a une trentaine d'années, on distinguait et même on opposait ce qui concerne l'appartenance à l'Église, avec la prière, la liturgie, la vie sacramentelle, et ce qui concerne l'appartenance à la société, avec la vie professionnelle, les engagements politiques ou associatifs. D'un côté la vie spirituelle, de l'autre la vie sociale.

On ne peut plus accepter un tel clivage, au nom même du réalisme de l'engagement éducatif. Tous les éducateurs le savent : un être humain constitue un ensemble vivant et l'éducation consiste précisément à donner à cet être humain la possibilité de déployer toutes ses capacités personnelles. Du même mouvement, l'éducation éveille l'esprit à des connaissances nouvelles, et elle construit des personnes, elle leur permet de prendre conscience de leur valeur, de leur dignité, d'engager leur vie à l'intérieur de la société. L'éducation éveille, relie, engage personnellement et socialement.

Mais ce qui vaut pour l'éducation en général, vaut aussi, d'une manière spécifique, pour l'éducation chrétienne, si cette éducation consent et apprend à ne pas être un vernis extérieur, mais une initiation intérieure, qui va ouvrir des personnes, des enfants, des jeunes, à la fois au mystère de Dieu, à la réalité du Christ, et à leur propre mystère, à leur propre vocation d'enfants de Dieu.

Ce ne sont pas là des formules. C'est l'expérience même que sont amenés à faire des éducateurs chrétiens, quand ils désirent conduire aux sources mêmes de ce qui inspire leur engagement éducatif. Et, dans ce but, ils font appel à la liberté de chacun. Ils savent le caractère unique de tout enfant de Dieu, à commencer par les plus fragiles ou les plus blessés.

Il est clair qu'à ce niveau là, le clivage entre le domaine scolaire et le domaine pastoral est dépassé. Il s'agit d'être vraiment au service de la liberté des jeunes, et de tout mettre en œuvre pour qu'ils puissent accéder à leur propre humanité.

Les actes d'enseignement y contribuent évidemment, parce qu'ils ouvrent l'esprit à des réalités nouvelles. Mais les actes de l'initiation chrétienne participent à leur manière à ce même travail d'éveil et de construction intérieure.

Bien entendu, une telle complémentarité doit être pensée et pratiquée par l'ensemble de la communauté éducative, avec tous les dialogues que cela suppose, entre les chefs d'établissements, les enseignants, les catéchistes.

A une condition primordiale : que cette inspiration chrétienne de l'engagement éducatif ne soit pas imposée de l'extérieur, mais qu'elle fasse vraiment appel à la liberté des personnes, non pas pour vérifier leur degré de catholicisme, mais pour leur donner la chance

de devenir vraiment chrétiennes, c'est-à-dire d'aller à la source vive de la foi qui passe par la personne et la parole de Jésus : « *Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils, son unique, afin que tout être humain qui croit en Lui ne soit pas perdu, mais qu'il ait la vie éternelle* » (Jean 3, 16)

Nous sommes là sur un terrain solide et commun, où la Révélation chrétienne entre en dialogue avec les questions d'humanité dont nous sommes les porteurs.

Cette initiation chrétienne ne peut pas être une activité extérieure, plus ou moins marginale. Pour une simple raison : à cause des jeunes présents dans les établissements catholiques d'enseignement et qui sont pareils à tous les jeunes de notre société, non pas en état de refus, mais en état d'attente, en quête de repères pour vivre.

Voilà la question qui nous est posée dans l'Église tout entière et spécialement dans l'enseignement catholique : sommes-nous prêts à affronter ces questions d'humanité commune, ces questions de vie et de mort dont ces jeunes sont porteurs, pour aller avec eux aux sources de notre foi chrétienne ?

Je fais cette découverte en rencontrant et en écoutant ces garçons et ces filles de 15 à 18 ans qui se préparent au sacrement de confirmation. Beaucoup doutent d'eux-mêmes. Ils sont parfois terriblement conscients des conditionnements qui les marquent. Ils cherchent à rompre la solitude. Ils attendent que des adultes puissent entendre ces questions de vie et de mort qui sont en eux.

« Pourquoi vivre ? Pourquoi ne pas se donner la mort ? Pourquoi aimer la vie même quand elle est difficile ? Comment distinguer le bien du mal ? Et aussi : comment prier ? Comment connaître Dieu ? Comment aller à la rencontre du Christ ? »

Ces questions sont des questions d'humanité commune et de foi commune. Plus exactement, elles nous obligent à reconnaître davantage que la Révélation de Dieu et la foi chrétienne en Dieu se situent sur ce terrain si vital et si mouvant de notre humanité.

Nous sommes donc confrontés à une responsabilité également commune : non pas en répondant à ces questions comme on répond à un sondage, mais en les prenant en nous, en les assumant et en allant avec ces jeunes à la source de notre foi. À travers la Parole de Dieu, à travers l'histoire du Salut, à travers les récits de la création ou à travers le procès de Jésus (puisque ces textes font partie des programmes scolaires), avec toutes les confrontations que cela suppose. C'est-à-dire la confrontation entre la foi et la raison, la révélation chrétienne et la culture ambiante, avec le parti pris ou le pari que j'ai évoqué au début : cette confrontation ouverte est possible. Il est possible d'aller au cœur du mystère de Dieu révélé en Jésus Christ et qui passe par le mystère de la Croix, c'est-à-dire du mal vaincu par l'Amour de Dieu.

C'est pourquoi je voudrais montrer comment notre engagement éducatif chrétien peut être vécu comme une véritable expérience spirituelle. En insistant sur une condition préalable qui exige sans doute une conversion aussi commune que possible : que nos communautés éducatives se reconnaissent vraiment comme des communautés éducatives, et non pas comme des structures qu'il faudrait faire fonctionner de manière efficace. Bien sûr, l'efficacité est nécessaire, mais elle est seconde. Bien sûr, la culture d'entreprise, avec ses exigences d'évaluation, est très utile, mais elle doit être mise au service d'une véritable culture chrétienne, dont l'élément essentiel est la grâce de Dieu. Il y a tout ce que nous avons à faire fonctionner, mais il y a aussi tout ce que nous ne maîtrisons pas, mais qui nous est donné par Dieu.

Et ce qui nous est donné, ce sont ces jeunes, tels qu'ils sont, et aussi ces enseignants et ces enseignantes qui viennent dans l'enseignement catholique pour des raisons profondes, et non superficielles, même s'ils ne savent pas les exprimer.

Allons-nous saisir la chance d'être appelés ensemble à devenir chrétiens dans les établissements catholiques d'enseignement et à y vivre une véritable expérience spirituelle ?

III - L'ENGAGEMENT ÉDUCATIF COMME EXPÉRIENCE SPIRITUELLE

L'engagement éducatif chrétien n'est pas seulement une activité professionnelle. Il peut être reconnu et pratiqué comme une véritable expérience spirituelle. Au sens fort : il nous est donné d'aller nous mêmes au cœur du mystère de Dieu, en ouvrant des chemins qui y conduisent des jeunes. Quelles peuvent être les lignes de force de cette exigence spirituelle ? Comment la déchiffrer nous-mêmes comme une participation au mystère de Dieu ?

1. Une expérience de confiance risquée

Tous les éducateurs font, plus ou moins consciemment, cette expérience-là. Ce travail d'éducation ne peut se déployer que sur un fond de confiance : pour le dire simplement, « il faut y croire » pour le vivre, c'est-à-dire qu'il faut croire et en ses propres capacités et dans les capacités d'ouverture de la part de ceux que l'on éduque.

Mais la confiance ne se commande pas. Elle est donnée et elle est toujours un risque. Elle engage. Elle oblige à aller de l'avant, à ses risques et périls. Mais, d'une certaine manière, cette expérience-là est celle même de Dieu quand il s'engage à l'égard de son peuple, depuis le premier appel adressé à Abraham jusqu'à l'appel des disciples par Jésus. « *Venez et voyez !* » : l'appel de Dieu est pour lui-même un risque, car on ne sait jamais à l'avance quelle sera la réponse des hommes.

De sorte que l'engagement de Dieu a toujours la figure d'un signe de contradiction. Il sera parfois entendu, et parfois ignoré ou refusé. Toute l'histoire du salut est jalonnée par cette contradiction permanente. En s'engageant, Dieu s'expose à être refusé. Il ne s'impose jamais. Il se livre.

Il y a dans l'Évangile de Luc un passage très significatif, au début du chapitre 15, avant la parabole des deux fils, le fils fidèle et le fils dit prodigue. Jésus est là, exposé aux réactions imprévisibles de ceux qui l'entourent et qui se partagent à son égard :

« *Les publicains et les pécheurs venaient tous à Jésus pour l'écouter. Les scribes et les pharisiens murmuraient contre lui : « cet homme fait bon accueil aux pécheurs et mange avec eux » (Luc 15, 2)*

Tout est dit dans ces notations du caractère risqué de la mission de Jésus et de notre mission d'éducateurs chrétiens. Toute expérience éducative est placée sous le signe de ce risque et de cette contradiction. Il nous appartient donc d'oser faire une lecture chrétienne de nos choix, de nos engagements, des difficultés que nous rencontrons, des « murmures » que nous pouvons susciter.

Il ne s'agit pas de nous justifier à tout prix. Il s'agit de mettre notre expérience dans le sillage de celle du Christ. Ce n'est pas une affaire de morale. C'est une affaire de vérité : acceptons-nous de devenir nous-mêmes des signes de l'engagement de Dieu quand il sort de lui-même pour se livrer aux hommes, au risque d'être méconnu ? Notre mission a ainsi un caractère sacramentel : notre engagement éducatif fait de nous des signes de l'Alliance de Dieu qui est ouverte à tous, et aussi à ceux et celles qui ne le comprennent pas ou ne l'acceptent pas.

Quand on parle de l'éducation comme d'une passion, on ne se trompe pas : faire confiance de façon inconditionnelle nous expose à des épreuves réelles, mais les épreuves justifient encore davantage l'engagement passionné auquel nous nous livrons.

2. L'ouverture à l'inattendu de Dieu

Il est évident que le métier d'éducateur s'apprend et qu'il fait donc appel à des méthodes, à des techniques, à des sciences de l'éducation. La spécificité chrétienne de consiste pas à refuser ces médiations, mais à les mettre à leur place, en reconnaissant

l'importance majeure d'un autre facteur, non quantifiable, mais tout aussi réel : ce qui nous échappe et nous dépasse chez les autres, ce que l'on ne maîtrise pas, et, aussi ce qui vient de Dieu, ce qui atteste son travail à Lui chez ceux et celles que nous éduquons.

Même pour ceux qui ne partagent pas notre foi, il y a là une expérience intérieure à tout engagement éducatif : on ne peut pas éduquer sans être ouvert à l'inconnu, à ce qui, chez les autres, vient d'ailleurs et déborde nos catégories préfabriquées.

Ce principe d'ouverture est vital, parce qu'il exige une réelle attention qui peut aller jusqu'au dépouillement. On ne maîtrise pas l'évolution des autres. On cherche à l'accompagner, à la soutenir, en empêchant les processus de repliement ou de découragement.

On connaît la fameuse formule par laquelle Madeleine DANIELOU condensait son idée de l'éducation chrétienne, en réponse à une question de BERGSON : éduquer « c'est discerner la ligne de l'élan créateur dans un être et la suivre, discerner aussi la conduite de Dieu sur lui et la seconder. »

Il est évident que cette relation à Dieu, avec ce qu'elle a de rigoureusement personnel, est au-delà des techniques et des méthodes. Elle fait appel à un ordre de réalité dont l'efficacité est différente : l'ordre de l'attention aux autres, qui commence par le respect et qui va jusqu'à l'amour. En éduquant les autres, on apprend à s'oublier soi-même, à faire confiance aux autres et à s'abandonner à Celui qui est à la source de notre engagement.

Par conséquent, l'engagement éducatif implique un autre élément décisif qui est de l'ordre de l'ouverture à l'amour et à l'espérance. Comme pour le père de l'enfant prodigue : on ne se résigne pas à l'échec. On renonce à tout juger selon le seul critère des résultats immédiats. Espérer, c'est attendre ce que l'on ne voit pas et qui pourra être donné par Dieu.

3. L'action de Dieu à l'intérieur des conditionnements de l'existence.

C'est à ce niveau là que l'engagement éducatif se révèle le plus radicalement comme une expérience spirituelle. En éduquant les autres, nous devenons témoins, et parfois témoins privilégiés, de l'action de Dieu au-delà de tout ce qui peut conditionner une existence humaine, et dont des jeunes sont parfois terriblement conscients : les éclatements familiaux, les situations de précarité, les blessures affectives et psychologiques, tout ce qui semble tirer des êtres humains vers le bas, en entravant irrémédiablement leur liberté.

Face à cette puissance des conditionnements de l'existence, la Révélation chrétienne est étonnante. Elle ne va pas dans le sens des logiques du monde. Car les logiques du monde vont le plus souvent dans le sens du déterminisme, à lié à des conditionnements génétiques, psychologiques ou sociaux. L'action de Dieu est du côté de la liberté des hommes. Dieu a toujours la liberté d'agir au-delà de ces entraves parfois si lourdes.

Il faut dire plus : le principe de liberté, l'affirmation et le discernement de la liberté, sont intérieurs à la Révélation chrétienne et à l'existence chrétienne. On le voit avec des catéchumènes adultes qui expliquent qu'en devenant chrétiens, ils peuvent parler d'eux-mêmes à la première personne.

Mais nous pouvons le voir aussi chez des enfants et des jeunes qui savent bien, à leur manière d'enfants et de jeunes, que devenir chrétien et se dire chrétien, est un acte de liberté, et non pas de conformisme social. L'enseignement catholique est appelé à pratiquer cette ouverture décidée à la liberté de Dieu et à la reconnaître comme un élément primordial dans la vie de ses établissements. Il ne s'agit pas seulement d'exercer la liberté de l'enseignement, ni même d'inscrire l'initiation chrétienne dans les programmes scolaires. Il s'agit de vérifier concrètement que l'appel à la liberté chrétienne est un élément constitutif du projet éducatif de l'enseignement catholique et que cet appel doit donc être reconnu par l'ensemble de la communauté éducative.

Je voudrais pour finir, mettre en relief les enjeux majeurs d'une telle insistance..

- Parler ainsi de la liberté chrétienne enracinée dans la foi, c'est dire que le christianisme n'est pas un système, ancien ou moderne. Un système est toujours tenté de s'imposer par lui-même ou de se replier sur lui-même. La foi chrétienne est d'abord une source. La source, on la cherche, on la trouve et on la laisse jaillir. Quels moyens prenons-nous pour aller à la source de notre foi chrétienne ?

- Mais on ne garde pas une source pour soi. Quand on l'a trouvée, on y conduit les autres. Autrement dit, tous les actes de l'initiation chrétienne, en forme d'accueil, de respect, de solidarité et aussi en forme de catéchèse et d'enseignement religieux, tous ces actes doivent s'inscrire librement dans la vie des établissements.

Librement ne veut pas dire qu'on les réduirait à des démarches individuelles. L'enjeu est autre : il est lié à ce que Marcel GAUCHET appelle le **civisme chrétien**, c'est-à-dire le fait de manifester la spécificité chrétienne à l'intérieur de notre société laïque. Cela vaut pour les établissements catholiques d'enseignement : ils sont ouverts à tous et appelés à manifester institutionnellement la spécificité chrétienne. Ils ont donc la responsabilité, ou plutôt les éducateurs ont la responsabilité d'apprendre à des enfants et à des jeunes à devenir chrétiens et à vivre leur foi au milieu des autres, d'une manière qui soit reconnue par l'ensemble de l'établissement et qui les prépare à leur avenir de chrétiens dans une société qui n'est plus chrétienne.

Voilà le défi à relever et l'engagement à prendre pour que l'enseignement catholique soit effectivement au service de la liberté chrétienne dans notre société laïque ! Le témoignage de Jean Marie de La MENNAIS est là pour nous encourager à tout faire pour être à la hauteur de ce défi et de cet engagement !

Claude DAGENS
évêque d'Angoulême